



Guerre Israël-Hamas

«Les enfants devront vivre avec le traumatisme»

Andrés Allemand Smaller

Le conflit au Proche Orient a plongé les plus jeunes dans l'horreur. Certains s'en relèveront, d'autres pas. Entretien avec le psychologue Philip Jaffé.

Génération sacrifiée, les enfants sont au cœur de la guerre au Proche-Orient. Aux images bouleversantes d'otages israéliens libérés au compte-gouttes par le Hamas répondent les clichés déchirants de petits Palestiniens sous les bombes dans la bande de Gaza.

Les premiers ont subi l'attaque terroriste du 7 octobre, vu des proches tués sous leurs yeux, assisté à des atrocités. Puis, ils ont été capturés, détenus dans la peur, l'angoisse du lendemain, sous-alimentés jusqu'à leur libération, où ils ont parfois appris que leur famille avait été assassinée.

Les seconds vivent en permanence sous la menace des bombes (6150 enfants ont été tués dans les frappes israéliennes, selon le Hamas), parfois orphelins ou blessés eux-mêmes, forcés de fuir à l'intérieur de la bande de Gaza, souvent affamés et exposés au froid.

Les uns et les autres pourront-ils surmonter de tels traumatismes? L'avis du psychologue Philip Jaffé, professeur à l'Université de Genève et membre du Comité

des droits de l'enfant de l'ONU.

Quelles séquelles les enfants otages garderont-ils?

Ces enfants vont passer toute leur existence à essayer de donner un sens à ce qu'ils ont subi. Ils vont devoir apprendre à vivre avec le traumatisme. Plus de cinquante jours de captivité, c'est beaucoup. Même pour des adultes. Même en faisant abstraction du contexte terroriste. Imaginez être coincé dans un tunnel ou une cave sombre pendant près de deux mois, avec peu de nourriture et sans savoir ce que vous réserve l'avenir. Cela va évidemment éroder vos défenses naturelles. Ajoutez à cela que certains enfants ont assisté à l'assassinat de leurs parents. D'autres étaient dans l'ignorance, ne sachant pas si leur famille avait survécu à l'attaque. C'est bouleversant, cette petite fille qui a appris à sa libération qu'elle était devenue orpheline. Tous ont vu leur univers s'effondrer. Leurs maisons ont été détruites, leurs villages évacués. Cela peut introduire des failles profondes dans leur développement. En Israël, des équipes pluridisciplinaires ont été mises sur pied pour offrir une sorte de «sas de retour» vers les familles, un cadre thérapeutique rassurant. Difficile de dire concrètement comment s'exprimera le traumatisme, car chaque cas est différent. Certains enfants, on ne sait pas trop pourquoi, seront très résilients. D'autres pas. Et puis comment vont-ils gérer leur noto-

riété? C'est un petit pays, ils grandiront en étant des personnalités connues.

Vous évoquez une quête de sens. Qu'entendez-vous par là?

C'est difficile à imaginer quand on ne l'a pas vécu. Dans notre quotidien, nous ne nous posons pas vraiment de questions sur le sens de la vie. Notre existence est comme solidement amarrée à des certitudes. Mais une expérience aussi extrême que celle vécue par les otages déclenche nombre de questionnements. Pourquoi ai-je survécu? Pourquoi moi? Dois-je me sentir coupable? Comment retrouver goût à la vie? Puis-je m'autoriser des moments de joie? En grandissant, certains diront: «J'aurais mieux fait d'y laisser ma peau.» D'autres peut-être prendront des orientations mystiques. D'autres encore vivront une existence plutôt normale, même s'il restera des cicatrices. Cela dépendra en partie de la façon dont ils seront entourés, la manière dont on les aidera à répondre à ces questions. De par mon héritage juif, je suis aussi sensible au contexte de traumatisme national. On a vu les Israéliens resserrer leurs liens suite à un événement épouvantable qui marque le retour de la persécution des juifs. Simultanément, on assiste à une valorisation du survivant et de l'idée que notre destinée est entre nos mains.

Qu'en est-il pour les enfants palestiniens vivant sous



les bombes?

Ce qui est similaire, c'est la profondeur du traumatisme. Il est tellement extrême que la plupart des gens ont du mal à le comprendre, sauf peut-être les survivants de la guerre en ex-Yougoslavie ou encore les grands-parents qui ont vécu la Seconde Guerre mondiale. Depuis deux mois, les enfants de Gaza vivent en permanence sous la menace de la mort. Ce traumatisme était déjà vécu, sous une forme moins intensive, depuis des années. J'étais à Gaza en novembre 2022 pour rencontrer des professionnels de santé mentale. Ils traitaient beaucoup de patients en

précarité psychologique qui se sentaient être des cibles permanentes des Israéliens. À la fin de leur service, ces professionnels rentraient chez eux... et s'occupaient de leurs propres enfants traumatisés, qui ne dormaient pas la nuit.

Pourront-ils s'en relever?

Je suis très pessimiste pour les enfants palestiniens. C'est terriblement déstabilisant pour eux de voir leurs parents impuissants sous les frappes, sans le moindre contrôle sur leur quotidien, incapables de les protéger, forcés d'abandonner le logement familial et de prendre la route de l'exil, sans pouvoir fuir

hors de la bande de Gaza. Regardez ce qui s'est passé en Ukraine: on a vu les femmes et les enfants trouver refuge à l'étranger. À Gaza, il n'y a pas d'échappatoire, pas d'encadrement rassurant, pas de perspective d'avenir. Ce sont des victimes perpétuelles baignant dans une idéologie extrémiste qui nourrit le désir de vengeance. Ce n'est pas inévitable. Après la Seconde Guerre mondiale, les innombrables orphelins français n'ont pas donné sens à leur vie en allant assassiner des Allemands. Ils avaient un avenir devant eux. Le contexte a une énorme importance.



Philip Jaffé

Psychologue
et professeur
à l'UNIGE

Le Hamas prêt à libérer tous les soldats israéliens

● Le Hamas se dit prêt à libérer tous les soldats israéliens qu'il détient. Cela en échange de tous les Palestiniens emprisonnés en Israël. «Nous sommes prêts à libérer tous les soldats en échange de tous nos prisonniers» a déclaré Bassem Naim, haut responsable du Hamas et ancien ministre de la Santé à Gaza, lors d'une conférence de presse dans la ville sud-africaine du Cap. Une source proche du Hamas juge, par ailleurs, «insatisfaisantes» les propositions israéliennes pour prolonger la trêve, alors que le mouvement islamiste palestinien s'est dit prêt mercredi à la prolonger de quatre jours.

● En Cisjordanie, territoire palestinien occupé par Israël depuis cinquante-six ans, un enfant de 8 ans et un adolescent

de 15 ans ont été tués par l'armée israélienne, selon l'Autorité palestinienne. L'armée israélienne a dit «vérifier» ces informations. Depuis le début de la présente guerre, les violences ont flambé en Cisjordanie. Près de 240 Palestiniens y ont été tués par des soldats ou des colons israéliens, d'après l'Autorité palestinienne.

● Dans le but de prolonger la trêve, les pays médiateurs redoublent d'efforts. Le secrétaire d'État américain, Antony Blinken, a déclaré mercredi qu'il se rendait dans la soirée en Israël. «Nous souhaiterions voir cette pause prolongée», a-t-il affirmé en marge d'une réunion de l'OTAN, à Bruxelles, soulignant que la trêve avait permis la libération d'otages et l'entrée d'aide humanitaire à

Gaza. Prolonger la trêve «signifie plus d'otages qui rentrent chez eux, plus d'aide» et c'est «ce que nous voulons, et je crois que c'est aussi ce qu'Israël veut».

● Le 54^e jour de guerre coïncidait avec la Journée internationale de solidarité avec le peuple palestinien, célébrée depuis 1978 à la demande de l'Assemblée générale des Nations Unies. L'Hôtel de Ville d'Oslo a hissé le drapeau palestinien mercredi en signe de solidarité. À Lausanne, 600 personnes ont défilé dans le centre-ville à l'appel du collectif Lausanne-Palestine et du mouvement solidaritéS. «Palestine libre», «Liberté-égalité-justice pour les Palestiniens», pouvait-on lire sur une grande banderole à l'avant du cortège. **AFP, ATS**



Un enfant gazaoui blessé lors d'une frappe sur un camp de réfugiés est porté à l'hôpital Nasser, le 21 novembre. KEYSTONE



Naveh Shoham (8 ans), un des treize otages israéliens libérés par le Hamas le samedi 25 novembre. KEYSTONE